

*Michel Houellebecq*  
La poursuite  
du bonheur

Flammarion

Extrait de la publication



# LA POURSUITE DU BONHEUR

© Michel Houellebecq - Flammarion

ISBN : 978-2-0812-5788-7

Extrait de la publication

Michel HOUELLEBECQ

LA POURSUITE  
DU BONHEUR

**Flammarion**









# I



## HYPERMARCHÉ – NOVEMBRE

D'abord, j'ai trébuché dans un congélateur.  
Je me suis mis à pleurer et j'avais un peu peur.  
Quelqu'un a grommelé que je cassais l'ambiance ;  
Pour avoir l'air normal j'ai repris mon avance.

Des banlieusards sapés et au regard brutal  
Se croisaient lentement près des eaux minérales.  
Une rumeur de cirque et de demi-débauche  
Montait des rayonnages. Ma démarche était gauche.

Je me suis écroulé au rayon des fromages ;  
Il y avait deux vieilles dames qui portaient des sardines.  
La première se retourne et dit à sa voisine :  
« C'est bien triste, quand même, un garçon de cet âge. »

Et puis j'ai vu des pieds circonspects et très larges ;  
Il y avait un vendeur qui prenait des mesures.  
Beaucoup semblaient surpris par mes nouvelles  
[chaussures ;  
Pour la dernière fois j'étais un peu en marge.

## NON RÉCONCILIÉ

Mon père était un con solitaire et barbare ;  
Ivre de déception, seul devant sa télé,  
Il ruminait des plans fragiles et très bizarres,  
Sa grande joie étant de les voir capoter.

Il m'a toujours traité comme un rat qu'on pourchasse ;  
La simple idée d'un fils, je crois, le révulsait.  
Il ne supportait pas qu'un jour je le dépasse,  
Juste en restant vivant alors qu'il crèverait.

Il mourut en avril, gémissant et perplexe ;  
Son regard trahissait une infinie colère.  
Toutes les trois minutes il insultait ma mère,  
Critiquait le printemps, ricanait sur le sexe.

À la fin, juste avant l'agonie terminale,  
Un bref apaisement parcourut sa poitrine.  
Il sourit en disant : « Je baigne dans mon urine »,  
Et puis il s'éteignit avec un léger râle.

## JIM

Tant que tu n'es pas là, je t'attends, je t'espère ;  
C'est une traversée blanche et sans oxygène.  
Les passants égarés sont bizarrement verts ;  
Au fond de l'autobus, je sens craquer mes veines.

Un ami de toujours m'indique l'arrêt Ségur.  
C'est un très bon garçon, il connaît mes problèmes ;  
Je descends, je vois Jim ; il descend de voiture,  
Il porte à son blouson je ne sais quel emblème.

Parfois Jim est méchant, il attend que j'aie mal.  
Je saigne sans effort ; l'autoradio fredonne.  
Puis Jim sort ses outils ; il n'y a plus personne,  
Le boulevard est désert. Pas besoin d'hôpital.

J'ai peur de tous ces gens raisonnables et soumis  
Qui voudraient me priver de mes amphétamines.  
Pourquoi vouloir m'ôter mes dernières amies ?  
Mon corps est fatigué et ma vie presque en ruine.

Souvent les médecins, ces pustules noircies,  
Fatiguent mon cerveau de sentences uniformes ;  
Je vis ou je survis très en dehors des normes ;  
Je m'en fous. Et mon but n'est pas dans cette vie.

Quelquefois le matin je sursaute et je crie,  
C'est rapide c'est très bref mais là j'ai vraiment mal ;  
Je m'en fous et j'emmerde la protection sociale.

Le soir je relis Kant, je suis seul dans mon lit.  
Je pense à ma journée, c'est très chirurgical ;  
Je m'en fous. Je reviens vers le point initial.

Mon corps est comme un sac traversé de fils rouges  
Il fait noir dans la chambre, mon œil luit faiblement  
J'ai peur de me lever, au fond de moi je sens  
Quelque chose de mou, de méchant, et qui bouge.

Cela fait des années que je hais cette viande  
Qui recouvre mes os. La couche est adipeuse,  
Sensible à la douleur, légèrement spongieuse ;  
Un peu plus bas il y a un organe qui bande.

Je te hais, Jésus-Christ, qui m'as donné un corps  
Les amitiés s'effacent, tout s'enfuit, tout va vite,  
Les années glissent et passent et rien ne ressuscite,  
Je n'ai pas envie de vivre et j'ai peur de la mort.

## UNE VIE, PETITE

Je me suis senti vieux peu après ma naissance ;  
Les autres se battaient, désiraient, soupiraient ;  
Je ne sentais en moi qu'un informe regret.  
Je n'ai jamais rien eu qui ressemble à l'enfance.

Au fond de certains bois, sur un tapis de mousse,  
Des troncs d'arbre écœurants survivent à leurs feuilles ;  
Autour d'eux se développe une atmosphère de deuil ;  
Leur peau est sale et noire, des champignons y poussent.

Je n'ai jamais servi à rien ni à quiconque ;  
C'est dommage. On vit mal quand on vit pour soi-même.  
Le moindre mouvement constitue un problème,  
On se sent malheureux et cependant quelconque.

On se meut vaguement, comme un animalcule ;  
On n'est presque plus rien, et pourtant qu'est-ce qu'on  
[souffre !  
On transporte avec soi une espèce de gouffre  
Portatif et mesquin, vaguement ridicule.

On ne croit plus vraiment que la mort soit funeste ;  
Surtout pour le principe, de temps en temps, on rit ;  
On essaie vainement d'accéder au mépris.  
Puis on accepte tout, et la mort fait le reste.



J'aime les hôpitaux, asiles de souffrance  
Où les vieux oubliés se transforment en organes  
Sous les regards moqueurs et pleins d'indifférence  
Des internes qui se grattent en mangeant des bananes.

Dans leurs chambres hygiéniques et cependant sordides  
On distingue très bien le néant qui les guette  
Surtout quand le matin ils se dressent, livides,  
Et réclament en geignant leur première cigarette.

Les vieux savent pleurer avec un bruit minime,  
Ils oublient les pensées et ils oublient les gestes  
Ils ne rient plus beaucoup, et tout ce qui leur reste  
Au bout de quelques mois, avant la phase ultime,

Ce sont quelques paroles, presque toujours les mêmes ;  
Merci je n'ai pas faim mon fils viendra dimanche.  
Je sens mes intestins, mon fils viendra quand même.  
Et le fils n'est pas là, et leurs mains presque blanches.

Tant de cœurs ont battu, déjà, sur cette terre  
Et les petits objets blottis dans leurs armoires  
Racontent la sinistre et lamentable histoire  
De ceux qui n'ont pas eu d'amour sur cette terre.

La petite vaisselle des vieux célibataires,  
Les couverts ébréchés de la veuve de guerre  
Mon dieu ! Et les mouchoirs des vieilles demoiselles  
L'intérieur des armoires, que la vie est cruelle !

Les objets bien rangés et la vie toute vide  
Et les courses du soir, restes d'épicerie  
Télé sans regarder, repas sans appétit

Enfin la maladie, qui rend tout plus sordide,  
Et le corps fatigué qui se mêle à la terre,  
Le corps jamais aimé qui s'éteint sans mystère.

Ma sœur était très laide à l'âge de dix-sept ans,  
Dans sa classe de troisième on l'appelait gras-double.  
Un matin de novembre elle sauta dans l'étang ;  
Mais on la repêcha, l'eau était jaune et trouble.

Blottie sous l'édredon comme un gros rat obèse,  
Elle rêvait d'une vie sereine et peu consciente  
Sans relations sociales et sans espoir de baise,  
Mais tranquille et très douce et presque évanescence.

Le lendemain matin elle aperçut des formes,  
Glissantes et légères sur le mur à sa droite.  
Elle dit reste avec moi, il faut pas que je dorme ;  
Je vois un grand Jésus, dans le lointain, il boite.

Elle dit j'ai un peu peur, mais ça ne peut pas être pire.  
Crois-tu qu'il reviendra ? Je vais mettre un corsage.  
Je vois des petites maisons, il y a tout un village ;  
C'est si joli, là-bas. Est-ce que je vais souffrir ?

La mort est difficile pour les vieilles dames trop riches  
Entourées de belles-filles qui les appellent « ma biche »,  
Pressent un mouchoir de lin sur leurs yeux magnifiques,  
Évaluent les tableaux et les meubles antiques.

Je préfère la mort des vieux de HLM  
Qui s'imaginent encore jusqu'au bout qu'on les aime,  
Attendant la venue du fils hypothétique  
Qui paierait le cercueil en sapin authentique.

Les vieilles dames trop riches finissent au cimetière,  
Entourées de cyprès et d'arbustes en plastique  
C'est une promenade pour les sexagénaires,  
Les cyprès sentent bon et chassent les moustiques.

Les vieux de HLM finissent au crématoire,  
Dans un petit casier à l'étiquette blanche.  
Le bâtiment est calme ; personne, même le dimanche,  
Ne dérange le sommeil du très vieux gardien noir.

## II

Comme un plant de maïs déplanté de sa terre .....	37
UNE SENSATION DE FROID .....	38
Après-midi de fausse joie .....	39
Les petits objets nettoyés .....	40
Pourquoi ne pouvons-nous jamais .....	41
Vivre sans point d'appui, entouré par le vide .....	42
Le long fil de l'oubli se déroule et se tisse .....	43
LE TRAIN DE CRÉCY-LA-CHAPELLE .....	44
MONDE EXTÉRIEUR .....	45
Je n'ai plus le courage de me voir dans la glace .....	46
Je traverse la ville où la nuit s'abandonne .....	47
LA FÊLURE .....	48
APAISEMENT .....	49
Cette envie de ne plus rien faire .....	50
FIN DE PARCOURS POSSIBLE .....	51
Un matin de soleil rapide .....	52
Incapable de nostalgie .....	53
Précoce comédien, expert à la souffrance .....	54
Ce soir en marchant dans Venise .....	55
Ton regard, bien-aimée, me portait dans l'espace .	56
DERNIERS TEMPS .....	58

## III

Peuple assoiffé de vie .....	61
Photographies de ses enfants .....	62
Est-il vrai qu'en un lieu au-delà de la mort .....	63
LES IMMATÉRIAUX .....	64
Un mélange d'humains monstrueux et sans nombre .....	65
Tu parlais sexualité, relations humaines .....	66
MERCREDI. MAYENCE – VALLÉE DU RHIN – COBLENCÉ .....	67
Il est des moments dans la vie .....	68
LE CORPS DE L'IDENTITÉ ABSOLUE .....	69

Le monde apparaî, plus que jamais, homogène et stable .....	71
VENDREDI 11 MARS. 18 H 15. SAORGE .....	72
CONFRONTATION .....	73
Je suis comme un enfant qui n'a plus droit aux larmes .....	74
Il est vrai que ce monde où nous respirons mal ....	75
APRÈS-MIDI BOULEVARD PASTEUR .....	76
Boule de sang, boule de haine .....	77
Aux confins du désert mojave .....	78

#### IV

VARIATION 49 : LE DERNIER VOYAGE .....	81
LES OPÉRATEURS CONTRACTANTS .....	82
La texture fine et délicate des nuages .....	83
VOCATION RELIGIEUSE .....	84
Doucement, nous glissons vers un palais fictif .....	85
PASSAGE .....	86
AU BOUT DU BLANC .....	88
VARIATION 32 .....	90
Une gare dans les Yvelines .....	91
Quand disparaît le sens des choses .....	92
SÉJOUR-CLUB 2 .....	93
Dans l'abrutissement qui me tient lieu de grâce ....	94
LA ROUTE .....	95
VÉRONIQUE .....	96
L'ÉTÉ DERNIER .....	97
LA FILLE .....	98
LE JARDIN AUX FOUGÈRES .....	99
Traces de la nuit .....	100
LES ALGÉBRISTES .....	101
LA DISPARITION .....	102
LES VISITEURS .....	103
Les champs de betteraves surmontés de pylônes ...	104
Nous avons pris la voie rapide .....	105
Nous attendions, sereins, seuls sur la piste blanche ..	106